

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Antiquités de l'Alsace ou châteaux, églises et autres monumens des départemens du Haut- et du Bas-Rhin

Dépt. du Haut-Rhin

Golbéry, Marie Philippe Aimé

Mulhouse, 1828

Thann, Chateau d'Engelbourg

[urn:nbn:de:bsz:31-341674](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-341674)

THANN, CHATEAU D'ENGELBOURG.

En sortant de Cernay on aperçoit une vaste plaine de cailloux et de sables. Le vulgaire la nomme *Ochsenfeld* (champ des bœufs), à cause d'un antique marché. Mais l'histoire a droit d'y chercher des souvenirs moins stériles : elle s'échappe des entraves et de la sécheresse des chartes pour nous retracer le souvenir d'un grand événement. Nous avons déjà dit, dans notre introduction, que le *champ du mensonge* a été signalé par la trahison des fils de Lothaire, qualifié par quelques historiens de *campus rubeus*, et qu'on le retrouvait ici sous les noms de *Rothbach*, *Rothenburg*, *Rothlend*. Le nom de *Lugner* (le menteur) est resté jusqu'à nos jours à un canton de cette plaine : d'ailleurs toutes les indications géographiques conviennent à cette détermination du lieu, et l'on pourrait, au consentement général, ajouter une certaine tradition dont l'esprit du peuple est frappé sans aucun rapport direct à un fait précis. La crédulité répète qu'il y a sous cette plaine des armées endormies dans de vastes cavités : un jour un homme s'égara dans ces profondeurs ; alors un soldat interrompit son sommeil, et prédit le moment terrible où le charme cesserait. Ce conte populaire ne se rattache pas plus à un temps qu'à un autre : mais la superstition a pu s'emparer de ce que la mémoire oubliait ; et, comme les batailles des siècles plus récents vivent encore dans la tradition, il faut peut-être chercher l'origine de cette fable dans les temps qu'elle n'atteint plus.

La stérilité de l'*Ochsenfeld* est presque vaincue aujourd'hui par les excellentes irrigations de M. Heilmann, qui déjà en a converti une grande partie en prairies. Aussi l'œil n'a-t-il plus rien qui l'attriste quand il se repose sur les contours gracieux des montagnes qui environnent Thann, et qui s'arrondissent en amphithéâtre dans le fond du tableau. La flèche élégante de son église apparaît au-devant de la vallée, fermée par la ville. A ses côtés s'échappe la Thur, dont les eaux, suivant la chaîne septentrionale, embellissent encore ce charmant paysage que représente notre planche 29.^e

Avant d'arriver à Thann, il convient d'entretenir nos lecteurs du vieux Thann, qui le précède aussi dans l'ordre des temps ; car il en est question, dès le 11.^e siècle, dans la charte de fondation du monastère d'Eschau. Il paraît que la cure de ce village dépendait au 13.^e siècle de l'abbaye de Vogelbach, dans la vallée de Saint-Amarin. L'église est du commencement du 15.^e siècle, et probablement les dévastations des Anglais obligèrent à la rebâtir : elle ne fut achevée qu'en 1455, et le chœur ne le fut même qu'à une époque voisine de l'année 1516, qui est celle où l'on posa dans l'église le beau tombeau du Christ, que notre planche 33.^e fait voir dans tous ses détails. On lit dans la chronique la mention d'une année où le chœur fut peint en jaune : on pourra y ajouter désormais qu'en 1826 ce beau tombeau du Christ a été honoré de la même distinction, et que, grâce au bon goût du 19.^e siècle, les anges dans ce chef-d'œuvre du 15.^e, et les gardes du Christ, sont habillés de couleur chocolat.

Le merveilleux entoure la naissance de Thann. S. Thiébaud, évêque d'Eugubine,

en Ombrie, meurt sans pouvoir payer un fidèle serviteur, dont les gages avaient servi à soulager les pauvres, auxquels le prélat prodiguait toutes ses richesses. Inquiet de l'avenir, et voyant son maître mourir, ce serviteur réclame son salaire. Pour toute réponse l'évêque lui recommande de prendre après sa mort l'anneau d'or qu'il porte au pouce, puis il rend le dernier soupir. Le serviteur obéit; mais le pouce du saint homme suit l'anneau qu'il veut enlever. C'était visiblement un don de Dieu : aussi le pieux légataire de ce trésor se met-il en chemin pour regagner sa patrie; et, renfermant sa relique dans la pomme de sa canne, il traverse l'Italie, il franchit les Alpes. En Juin 1161, il passait au vieux Thann, et déjà s'enfonçait dans les forêts de la vallée; car alors les noirs sapins qui couvrent les hautes régions des Vosges s'étendaient aussi sur le lieu où l'on voit aujourd'hui Thann. La chaleur cependant amène le sommeil : le bâton du pèlerin repose appuyé contre un arbre; mais, oh prodige! quand le moment de poursuivre sa route est venu, il ne se laisse point enlever; les efforts sont inutiles : les habitans, accourus de toutes parts, ne peuvent rien changer à cette opiniâtre résistance. Cependant l'ordre du Ciel se manifeste. Du haut de son château d'Engelbourg le seigneur de Ferrette voit parmi les ombres de la nuit trois flammes s'élaner de la cime du sapin contre lequel est appuyé le bâton mystérieux. Au point du jour il y vient avec toute sa suite : on écoute le récit du pèlerin, on s'agenouille, on prie. Dès-lors plus d'obstacles : les reliques paraissent à la vue des nombreux assistans; on construit une chapelle à S. Thiébaud, et le pèlerin est reçu dans le château d'Engelbourg.

Ces détails sont extraits d'une vie de S. Thiébaud, dont l'auteur, habitant de Thann, vivait en 1628 : de là ils ont passé avec beaucoup d'amplifications et d'exclamations dans la petite chronique qui est l'ouvrage d'un franciscain de cette ville. Cette chronique, quoiqu'imprimée en 1766, est devenue fort rare. Aujourd'hui le souvenir de l'origine de Thann est perpétué par une cérémonie publique assez bizarre. Le jour de la fête patronale une procession fait trois fois le tour de la ville; puis, le soir, le curé et les fonctionnaires publics sortent de l'église à la tête d'un cortège qui porte des cierges et trois troncs d'arbres, figurés avec des lattes : on a soin de les remplir de copeaux de menuisier et de matières combustibles, auxquelles on met le feu. Ces troncs représentent les trois flammes aperçues par le comte de Ferrette au haut du sapin miraculeux. Le peuple se précipite à la suite de ceux qui les portent, et chacun cherche à s'emparer d'un brandon; car le tout a été béni par le curé, et dès-lors l'infusion de ces brandons dans un vase d'eau guérit toute sorte de maux : mais ce qu'il y a de plus bizarre encore, c'est que, pour tempérer l'ardeur de ceux qui se disputent ces matières enflammées, des pompes dirigent sur la foule des colonnes d'eau, qui excitent la risée de tous les spectateurs.

Si nous quittons le merveilleux pour des choses plus positives, il ne faudra pas non plus nous arrêter à l'opinion des géographes qui cherchent ici le *Diatannium* de Ptolémée. Schœpflin a déjà fait voir que cette erreur est due à une mauvaise leçon de l'édition de Strasbourg.

En 1314 on comptait trois cents citoyens à Thann. Dix ans après, cette petite ville passa avec les autres possessions des Ferrette à la maison d'Autriche, par le mariage de Jeanne, qui, à défaut d'héritiers mâles, apporta les biens de sa famille à Albert II, fils de l'empereur Albert. En 1360 les murailles, la porte inférieure et la porte supérieure furent commencées; on s'occupa de l'alignement des rues, et on flanqua la ville de tours. Vingt-sept ans après on étendit l'enceinte au faubourg de Saint-Jacques; enfin, en 1411, la partie de la ville et l'entrée que représente notre planche 32.^e reçurent leur complément; toutefois l'église ne fut achevée que plus tard.

Ce fut au milieu du 15.^e siècle qu'une décision du concile de Bâle transféra dans Thann le chapitre de Saint-Amarin, qui avait beaucoup souffert, en 1376, de l'incursion des Anglais, et qui était exposé journellement à toute sorte de maux.

C'est ici le lieu de placer quelques détails architectoniques sur l'église, que l'on a souvent comparée à la cathédrale de Strasbourg, sans qu'on puisse trop dire pourquoi; car il n'y a d'autre raison de rapprochement que celle qui résulterait de ce que l'on peut accorder à ce monument la seconde place parmi les églises de l'Alsace. Du reste, si l'on en excepte l'avantage d'avoir une flèche élancée et élégante, rien, absolument rien, ne rappelle la cathédrale. D'abord l'église de Thann est fort petite, si on la veut juger sous le rapport des proportions; en second lieu, elle est sans aucun mérite dans l'intérieur, et n'a pour elle que la tour, le côté septentrional de la nef, le portail latéral et le portail principal, qui offre peut-être moins de beautés, mais qui est digne d'attention. Quant au côté méridional, il est laid, encombré d'édifices et d'appendices de mauvais goût.

Le portail principal offre une disparate qui existe dans beaucoup d'autres : c'est que l'un des contre-forts, celui de droite, est plus haut, plus gros que l'autre, et reçoit à côté de lui une cage d'escalier qui n'a pas d'équivalent à l'opposite; c'est qu'il n'y a nulle proportion entre les fenêtres, l'une étant petite et large, l'autre étroite, élancée. Quant à la porte elle-même, elle est d'un fort bel effet : elle est entourée d'une triple rangée de figurines, posant sur des consoles en saillie, et s'attachant aux voussures de ses faces rentrantes. Au sommet, la corniche est surmontée d'une statue qui représente le Père éternel au milieu de saints personnages. Derrière ce groupe de statues s'ouvre une fenêtre cintrée. Dans l'espace compris entre les voussures, il y a cinq rangs de bas-reliefs posant sur des parallèles horizontales : on prétend y voir le calendrier tout entier avec ses fêtes et ses saints. Au-dessous de ce tympan la grande porte se subdivise encore en deux plus petites, également en ogives, et dont les voussures sont ornées de sujets de la Passion. Enfin, sur le trumeau, qui divise ces deux portes, il y a une image de la Vierge. De ce côté l'édifice est surmonté d'un clocheton consistant en quatre colonnes, au-dessus desquelles s'élève une flèche garnie de crochets.

Le portail, le chœur et la nef sont environnés de balustrades. Il est inutile de fournir aucuns détails sur le portail septentrional, que le dessin représente dans toutes ses parties; mais il convient de parler du surplus de la nef. Les bas-côtés

offrent des fenêtres qui paraissent appartenir à la dernière époque du gothique, tandis que celles de la nef elle-même, celles de l'étage supérieur sont au moins de la seconde. Extérieurement au chœur il y a des saints posés sur de petits contre-forts, adossés aux grands. On remarque aussi divers monstres ou gargouilles qui débarrassent la galerie supérieure des eaux pluviales.

Il nous reste à parler de la tour : elle a, tant à l'est qu'au nord, de fausses arcades terminées en trèfle; ornement ciselé en pierre, qui sied très-bien à ce monument et lui donne beaucoup de grâce. Associées trois à trois, les lancettes du premier étage composent une belle fenêtre à rosace, tandis qu'au second les fenêtres sous la balustrade sont toutes cintrées. Après cette première galerie la tour devient octogone, et sur la seconde galerie on voit reposer enfin cette flèche élégamment ciselée, dont les crochets et la transparence font au loin un si bel effet, et qui est taillée à jour comme celle de Fribourg. Les cages d'escalier sont fort belles, mais n'arrivent que jusqu'à la naissance de la flèche, et ne s'attachent point à ses arêtes : on n'y monte point comme on arrive au haut de celle de Strasbourg.

Une inscription fait foi de la position de la première pierre du beau monument qui orne la ville de Thann. Ce fut, dit-elle, le 25 Mars 1430. Toutefois la chronique et le style même de ce monument prouvent qu'il ne faudrait pas donner à cette inscription un sens trop absolu. La première parle d'un plan conçu, dès l'année 1275, par Erwin de Steinbach, architecte de l'église de Strasbourg, qui, selon cette chronique, eut part aussi à l'érection de celle de Fribourg. Les marchés furent dès-lors préparés pour l'achat et le transport des matériaux; et, quoiqu'il s'écoulât encore bien des années avant qu'il fût rien fait, l'exécution paraît être restée fidèle au genre adopté par le plan, qui n'est pas celui du 15.^e siècle, mais qui rappelle dans certaines parties la plus belle époque du style gothique. On parle, sous l'année 1341, d'une construction sur l'emplacement des anciennes chapelles, et, trois ans après, des fondations du chœur et de la tour; enfin, d'une consécration en 1346. Il est évident cependant que lors de cette consécration il n'existait encore ni tour ni chœur, puisque ce ne fut que cinq ans après qu'on en jeta les fondations. D'après la chronique, la nef, qui avait succédé aux chapelles, fut elle-même démolie; de sorte que l'inscription de 1430 s'appliquerait à une reconstruction achevée seulement en 1446, et lors de laquelle peut-être le portail principal resta tel qu'il était. La tour et le chœur se sont élevés peu à peu. On rapporte comme un fait bien singulier qu'en 1431 le vin était tellement abondant en Alsace, qu'on l'employait au lieu d'eau dans le ciment des bâtimens : il en entra, dit la chronique, une assez grande quantité dans les murailles de l'église.

Les changemens faits à la nef amenèrent l'achèvement de la tour. En 1450 on l'éleva à la seconde galerie; enfin, en 1506, on commença à tailler l'élégante flèche octogone qui termine l'édifice. Ses crochets, sa forme élancée, sont d'un effet admirable. Il vaut mieux montrer que décrire, et tout ce que nous pourrions prodiguer de termes techniques d'architecture n'en dirait pas autant à nos lecteurs que la vue de nos planches 30.^e et 31.^e Le style à lancettes pour les fenêtres, les arcs-boutans,

les contre-forts, les clochetons qui surmontent le portail, sont apparemment conformes au plan d'Erwin. Les balustrades mêmes, quoiqu'elles semblent indiquer le goût d'une autre époque, pourraient s'y rapporter. Quant au portail septentrional, les accolades qui le décorent sont d'un style postérieur à l'époque où vivait Erwin; cependant on le trouve employé dans une partie haute de la tour de Strasbourg construite vers 1365 : mais, comme l'opinion générale ne concède l'usage des accolades que plus tard, il sera plus convenable de supposer que le portail représenté sur notre planche 32.^e a été exécuté au temps de la reconstruction. L'inscription de la tour annonce que la flèche octogone a été posée en 1516, le comte Sigismond de Lupfen étant avocat de la seigneurie, et qu'elle est l'ouvrage de Remi Walch.

Thann avait ses monnaies, dont l'empreinte était un sapin, et dont le revers portait les armes de la maison d'Autriche. Lorsque le farouche Pierre de Hagenbach gouvernait la haute Alsace, il fit plus particulièrement peser sur Thann ses cruautés et ses exactions : il fit mettre à mort quatre citoyens qui étaient venus lui faire d'humbles représentations sur un impôt exorbitant; puis, en 1474, il choisit cette ville pour y célébrer ses noces avec la comtesse de Thengen. Cette singulière solennité dura huit jours, pendant lesquels il prétendait que chacun, noble ou roturier, clerc ou laïque, lui vint faire des présents. L'empereur Maximilien promit à la ville de Thann que jamais elle ne serait aliénée ni engagée.

Il est dans la chronique un fait qu'on ne saurait rapporter sans horreur. De 1572 à 1620 on ne cessa de brûler des sorcières : cent cinquante-deux personnes périrent ainsi victimes de ces atroces accusations, après avoir été forcées par la torture à confesser un crime impossible : on remarque qu'il n'y en eut que huit du sexe masculin. Le fanatique franciscain auteur de cette chronique leur reproche d'avoir péri sans remords; et cependant, dit-il, ces sorcières étaient contraintes d'avouer le mal qu'elles avaient fait aux hommes, aux animaux, aux vignes, aux blés, et l'influence que leur art diabolique leur donnait sur la pluie, sur le tonnerre et la grêle. L'Alsace, le Brisgau et la Souabe virent condamner plus de huit cents personnes. *Les sorcières*, dit le franciscain, *renaissaient en quelque sorte de leurs cendres; mais ces justes exemples ont mis fin à ces désordres; depuis 1620 on n'en entend plus parler.* Il est bon de rappeler ici que la chronique de Thann a été écrite il y a tout juste soixante ans; et quand on voit un prêtre imprimer de pareilles atrocités au milieu d'un siècle éclairé, quand on réfléchit que le peuple est encore possédé des mêmes superstitions, on ne peut s'empêcher de frémir. Le froid de 1608 ayant perdu toutes les vignes, les sorcières en furent accusées. Une sage-femme avoua dans les tourmens que ce malheur était l'œuvre de sa magie.

Les guerres des Suédois influèrent aussi sur la destinée de Thann. Il y a sans doute de l'exagération dans la chronique lorsqu'elle affirme que pendant douze ans on ne fit ni récolte ni vendange. La ville se rendit en 1632, le 30 Décembre. Reprise par les impériaux six mois après, elle retomba de nouveau au pouvoir des Suédois, en 1634, après une grande victoire remportée par ceux-ci dans l'*Ochsenfeld*. Il y eut encore une nouvelle bataille favorable aux Suédois l'année suivante.

Ces événemens amenèrent de telles calamités, qu'une pièce de vigne se vendait avec la vendange pour un pain, et que, s'il en faut croire la chronique, l'on mangeait ses propres enfans, et même des cadavres en décomposition. En 1639 Thann fut encore bombardé, et se rendit avec son château au bout de dix jours.

Le sieur de Grun, tenant la place pour le comte d'Harcourt, soutint un siège contre Castelnaud, que le maréchal de la Ferté avait envoyé, et qui prit d'assaut le faubourg. Bientôt une suspension d'armes, jointe aux ordres du comte d'Harcourt de livrer la place aux troupes du roi, sauva Thann des excès auxquels les troubles de la minorité de Louis XIV avaient exposé beaucoup de places et de villes. Cependant le maréchal de la Ferté, ayant conçu quelque mécontentement particulier, fit livrer le combat : Castelnaud y fut grièvement blessé, et Grun, gouverneur de la place, fut fait prisonnier. Peu d'années après cet événement, Thann fut donné au cardinal Mazarin avec Belfort, Ferrette, Delle et Altkirch.

En 1674 les impériaux vinrent occuper Thann et le château d'Engelbourg; mais les victoires de Turenne en délivrèrent bientôt le pays. Ce château fut alors démantelé. L'explosion de la poudre produisit le singulier effet de renverser la tour sans la briser : elle offre au loin l'aspect le plus bizarre : on croirait voir une grande roue prête à se précipiter sur le penchant de la colline; mais elle demeure immobile parmi les débris de ce fort. Il est impossible de remonter à la date de la construction d'Engelbourg. La première fois qu'il en est question, c'est pour un abandon que Henri, roi des Romains, fils de Frédéric II, fait à l'évêque de Strasbourg, Bertold, de tous les droits qu'il a *in castro de Tanno novo vel antiquo*. Cet acte est de 1234; et si dès-lors il y avait un château qu'on pût qualifier d'*antique*, cela nous conduit à supposer une origine fort reculée. A cette époque les seigneurs de Ferrette étaient en possession de Thann; aussi Schœpflin pense-t-il que les droits du roi des Romains venaient du bannissement de Louis le parricide. Nous parlerons de cet événement à l'article *Ferrette*. Ulric, successeur de Louis, transigea avec l'évêque, tant sur ce différend que sur la succession des comtes de Dagsbourg; et en 1231 il reçut l'investiture de ses domaines et des châteaux de Hohenack et de Winecke. Après l'extinction des Ferrette, Engelbourg a constamment suivi le même sort que la ville.

Thann a produit quatre écrivains, dont les ouvrages ne seront pas accusés des progrès des lumières. L'un s'appelait Thiébaud Hylweg, et fut abbé de Lucelles; mort en 1535, il laissa des annales de son administration de 1495 à 1532. Le second, Jean-André Schenk, qui vécut environ un siècle après, amplifia et délaya tout ce que la tradition rapportait du fondateur S. Thiébaud. Un moine, nommé Malachias Tschambser, a rédigé des annales des frères mineurs. Enfin, le franciscain auteur de la chronique était digne de renforcer le catalogue de tels historiens.

Thann a acquis une importance manufacturière : on cite surtout la filature de M. André Kœchlin et la fabrique de produits chimiques de MM. Kestner.